BRUT

Extrait de la publication

DALIBOR FRIOUX

BRUT

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN : 978-2-02-105557-3

© Éditions du Seuil, août 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Sonya et grâce à elle.

Extrait de la publication

« Ce n'est pas la nécessité mais son contraire, le "luxe", qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux. »

Georges Bataille, *La Part maudite*,
© 1949, Les Éditions de Minuit.

Extrait de la publication

À présent qu'aucune nation ne saurait prétendre à la place éminente que notre royaume occupa durant plus d'un demi-siècle, à présent que nous partageons le fardeau d'infortune de l'humanité, respirons le même air, buvons la même eau, à présent que les meilleures machines ne peuvent qu'exhiber les profondeurs béantes de la Terre, que ces temps difficiles ont ravivé l'amère fraternité de nos aïeux pêcheurs et bûcherons, on pourra juger utile de disposer d'une chronique de ce que les esprits les moins prévenus ont jugé être un funeste tournant.

*Passé le prologue, ce récit s'inspire fidèlement de faits survenus à quelques mois des élections générales norvégiennes d'avril 20**. Pour plus de détails, le lecteur est invité à se reporter à la presse de l'époque et aux nombreux ouvrages parus sur cette période, dont un grand nombre ont été traduits en anglais.*

Le chroniqueur a prié l'éditeur d'adresser ses plus sincères remerciements, pour leur accueil, leur collaboration et leur patience, à Son Ex-Majesté Tormod Ier, aux conseillers auliques Gjurd Vethe et Janne Holm-Haagensen, à Olav Tønseth, Henryk Larsen, Geir Lund, Karl, Katrin et Sigrid Halden. Les services de la mairie d'Oslo (en particulier Mme Alvestad) et la cellule communication du ministère du Pétrole et de l'Énergie ont apporté une aide des plus précieuses.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Black February

Jane sanglotait, se tordait mains et poignets, les doigts groupés en moufle, projetant l'ombre d'un animal inconnu sur les murs d'une salle de réunion du Townhouse Galleria de Milan. Telle une grosse cylindrée, elle était capable de passer en quelques secondes d'un sourire silencieux à une crise de nerfs. Avant d'essuyer ses larmes, elle attendait que le maquillage du studio coule sur ses joues en noires traînées terrifiantes, grâce auxquelles elle rejoignait la tribu des personnes inintelligibles et intenses. Elle n'osait s'effondrer dans des vêtements de marque, mais savait que ses humeurs pouvaient charrier quelques grammes de Guerlain. Tour à tour debout ou assises dans les fauteuils de toile, travaillant leurs déhanchements et leurs moues, la Russe, la Canadienne, les deux Italiennes et Katrin la Norvégienne contemplaient la performance de leur collègue avec une neutralité bienveillante.

On ne perdait pas trop de temps. Le ciel couvert de février avait reporté à l'après-midi le *shoot* en extérieur. Prostrée par terre, une chaussure, deux colliers et un petit haut vert fluo traînant sur la moquette, Jane leur montrait l'état de l'art, jusqu'où l'on pouvait aller par convenance personnelle. La veille au soir, après que son *boyfriend* londonien lui eut téléphoné qu'il arriverait le lendemain, elle leur avait annoncé sa crise pour la fin de matinée. Elle se devait

Extrait de la publication

de profiter de l'absence de l'intraitable styliste de *Vogue* Italie.

Pour la deuxième fois, elle tentait de se relever en balbutiant. Ensuite, elle se détournait violemment de leurs regards, s'appuyait contre un placard, le bras relevé au-dessus de la tête, et tenait la pose. Ces lieux communs de la détresse devaient inspirer une pitié communicable par téléphone aux décideurs.

Accroupi à côté d'elle, Sean, le photographe, marmonnait et frottait sa main contre sa barbe de trois jours. Il avait la trentaine, ce qui restait insuffisant pour faire face aux manœuvres d'une *covergirl* de vingt et un ans. Tout d'abord il testa la manière forte, à l'aide de verres d'eau, de Kleenex et d'apartés dans les toilettes. Il fit l'erreur de laisser Jane raconter son histoire de surmenage et d'insomnie, d'erreur de dosage de Telnex, un médicament contre la spasmophilie. Il n'osait profiter de ses reniflements pour la contrer.

Il essaya en vain de joindre l'agence, appela un médecin, consulta les lunettes Chanel derrière lesquelles s'abritait Doris, la styliste adjointe, plongée dans des devis et qui ne voulait pas en entendre parler. Il prit donc sur lui d'autoriser Jane à retourner vingt-quatre heures dans sa suite Vivaldi Junior. L'énervée tint parfaitement son personnage, laissa s'écouler un délai de décence avant d'empocher son congé et de regagner le hall. Katrin la regarda partir, à peine moins droite que dans un défilé. Comme les autres, elle savait ce que ferait Jane : douche, démaquillage et crème La Prairie pour le visage, sieste ou film sous la couette, entourée de sachets de rats en gélatine et de crocodiles biphasés, en attendant l'arrivée discrète de William.

Âgée d'à peine deux ans de plus, l'Anglaise impressionnait Katrin comme une prestigieuse aînée, même si la Norvégienne faisait elle aussi partie de l'avant-garde des filles, des tueuses,

Extrait de la publication

des condensées d'époque, dignes d'être hébergées dans le grand hôtel milanais moyennant un supplément prélevé sur leur rémunération, alors que le commun des belles s'entassait dans des *residenze* assiégées par des minets gominés.

L'après-midi fut ensoleillé. Elles sautillèrent en bottines, mini-châle, étole et sac à main au milieu des grandes artères de Milan dont le trafic automobile était suspendu par les hurlements de trois policiers galvanisés.

« Allez-y, j'en fais une affaire personnelle », avait marmonné l'un d'eux en faisant barrage de son corps, l'œil rivé sur la Russe, dans un échange de violences.

Puis elles migrèrent dans la cour intérieure de la pinacothèque de Brera, où on les encouragea à imiter la posture du Napoléon de Canova. Elles transpiraient, s'ennuyaient et commençaient à concevoir du ressentiment à l'égard de la déserteuse. Pour qu'elles aient quelque chose à raconter aux parents, on les conduisit enfin devant la *Cène* de Léonard de Vinci, et le guide leur fit remarquer le mauvais présage du sel répandu devant Judas.

Vers 18 h 30, tout le monde s'engouffrait lentement dans le minibus quand le M-Phone de Doris signala un flash d'actualités. « Attentats au port de Rotterdam. Douze morts, cinquante blessés, bilan provisoire. » Pendant que les autres changeaient de chaussures et demandaient au chauffeur de monter le volume du morceau de techno, Katrin effleura son M-Phone pour visionner le clip d'une minute vingt. Un long panache de fumée noire sortait d'une tour de contrôle éventrée par une explosion, et la légende indiquait « Botlek Center ». Dans une autre séquence, deux supertankers, arrivés du Golfe après vingt-neuf jours de mer, gisaient coques retournées et presque coupées en deux, bloquant sur toute la largeur le canal noirci de pétrole et de débris calcinés. Le ciel délavé fourmillait d'hélicoptères et de câbles.

Extrait de la publication

Les filles étaient arrivées près de la galerie Victor Emmanuel II et s'attardaient devant les vitrines de Prada tout en piochant dans des paquets de réglisses et de tétines citriques.

Responsable du groupe, Sean avait prié le réceptionniste du Townhouse Galleria de lui indiquer quelles personnes demanderaient la suite où logeait Jane. Le lendemain matin, la commande de deux petits déjeuners continentaux dans la chambre fut une faute de débutante que Katrin n'aurait pas commise, toute naïve qu'elle fût avec ses dix-neuf ans.

Attablées dans la salle à manger, la Canadienne et la Russe étaient sorties en boîte de nuit et s'échangeaient des pots de Crème de Huit Heures Elizabeth Arden et d'autres recettes miracles d'Estée Lauder, entre leurs mueslis toutes céréales et leurs œufs brouillés. Sean téléphonait à Jane d'un air furieux. Il obtint qu'elle descende dans le quart d'heure. Les filles frissonnaient à la perspective du spectacle, partagées entre l'attente d'une quelconque justice et l'apprentissage de nouvelles techniques de surenchère. Jane sortit de l'ascenseur sans maquillage, l'air concentré. Dans un anglais impeccable, juridique, qu'elle opposait à l'américain indolent de Sean, elle prit de haut son comité d'accueil :

– Ce qui se passe en dehors des heures de travail ne vous concerne pas. Nous faisons un métier suffisamment difficile, ce n'est pas pour être surveillées. Si cela devait continuer, je téléphonerais à mon agence et je donnerais votre nom directement.

Les filles étaient émerveillées par tant d'aplomb. Elles ne connaissaient pas les aînées dont Jane héritait les phrases, la détermination et le culot. Elle devait savoir ce qu'elle faisait. Il fallait un éclat ici et là pour sortir du lot et être payées cinq fois plus. Même rebelles, ces tigresses continuaient à faire travailler leur physique. S'excitant une seconde, l'Italienne

et la Canadienne rêvèrent à plusieurs façons de se créer une légende, avant de renoncer et de finir leurs cafés grand cru.

Furieuse, Jane repartit, privant le monde de centre et de repères.

Un minuscule spitz allemand aboya violemment en direction du petit écran plasma inséré au-dessus des centrifugeuses. Sur CNN, une multitude de logos clignotaient, et le bandeau du bas de l'écran titrait : « Deux attentats à São Paulo : destruction des bâtiments du BM&F Bovespa et de trois héliports. »

Un Sud-Américain en robe de chambre couleur chair demanda qu'on monte le son un instant. La vieille dame propriétaire du spitz ouvrit la bouche pour protester, mais un serveur avait déjà appuyé sur la télécommande. Pressés par la concurrence, les journalistes ne semblaient pas avoir disposé d'images moins dures : un couple d'Argentins passant dans la rue avait pu filmer les trois jeunes enfants tués net par le souffle des explosions au rez-de-chaussée d'une entrée secondaire. D'autres explosions auraient retenti dans les sous-sols ; l'immeuble s'était ensuite effondré sur lui-même. Au petit matin, il était par bonheur quasiment vide : manquaient seulement à l'appel quinze vigiles d'une société privée. Selon toute probabilité, la plate-forme informatique Mega Bolsa et le Global Trading System étaient anéantis. Quant aux héliports détruits, ils paralyseraient une partie du trafic de la ville, mais sans conséquences lourdes. Personne ne s'expliquait une telle faille dans la sécurité du pâté de maisons abritant la troisième Bourse mondiale.

Katrin ne mangeait plus. Une panique floue la gagnait. Elle ne comptait pas étaler son angoisse : Jane avait occupé le terrain et elles étaient toutes condamnées à la bonne humeur pour les *shoots* dans une villa des environs de Milan. Rien

ne l'empêchait d'honorer son contrat de modèle, mais elle se sentait poisseuse, obligée de surveiller ces images qui tournaient en boucle.

Durant le trajet, elle ne décolla pas les doigts de son M-Phone. La journée fut pénible, ses sourires sur fond de campagne lombarde devant les Konica et les Canon restèrent crispés. Le lendemain matin, le réveil face aux 320 morts de Shanghai fit l'effet d'un serpent glissé sous ses draps. On avait cette fois visé trois des plus grands centres commerciaux de l'artère de Nanjing Road, haut lieu de la consommation chinoise. Les explosions s'étaient produites simultanément, en milieu d'après-midi. Le bilan était lourd, les blessés innombrables, des dizaines de personnes restaient disparues sous les décombres. On comptait plus de trente nationalités parmi les victimes, et chaque correspondant local dénombrait les siennes.

Du fond du lit *king size* du Townhouse Galleria, Katrin augmentait et diminuait la luminosité de l'image, incapable d'éteindre. Elle n'éclaircissait l'écran qu'à l'apparition du visage enfariné d'un expert, militaire ou historien, qui tentait de deviner l'identité des auteurs, car il ne faisait plus de doute que les attentats avaient été coordonnés.

Elle appela ses parents à Oslo. Elle espérait tomber sur sa mère. Dès que le père eut décroché et entendu sa fille, sa voix se voila. Katrin devina les plis de sa bouche s'affaisser et se ramollir, regretta soudain de disposer de son forfait infini.

– Et tu es où aujourd'hui ?

– À Milan, papa.

– Tu t'amuses au moins ?

– Pas toujours, c'est fatigant.

– On ne t'embête pas ?

– Non.

Extrait de la publication

– On te verra quand cette fois ?
– Normalement c'est *Vogue* Italie, en avril.
– Je demandais quand on te reverrait à la maison.
– On rentre dans une semaine.
– Et que fais-tu le soir ?
– On se promène, on va au restaurant.
– Qui ça ? Les autres filles ?
– Il y a aussi des gens de l'agence.
– Des gens de l'agence.
– Et toi ? Vous avez choisi où vous partez en vacances ?
– Tiens, ta mère est revenue du jardin. Je te la passe.
– À bientôt.
– Allô, chérie ? Tu es toujours à Milan ? C'est beau là-bas, non ?

Pour devenir mannequin, Katrin avait suspendu ses études, se contentant d'un enseignement à distance. Son père ne comprenait pas comment il avait pu accéder à cette demande. Les cadeaux ou l'argent qu'elle pouvait leur offrir lui arrachaient à peine un merci. Il y voyait les fruits d'un trafic de fantasmes sur le corps de sa fille, l'occasion d'être déshonoré, particulièrement aux yeux des hommes de son âge qui pouvaient feuilleter ces magazines futiles chez leur dentiste. Les avions et les agences avaient brisé portes et fenêtres, il avait perdu sa mission de gardien de la beauté de sa fille. On l'avait frustré de la fierté du géniteur, du contrôle informel des prétendants par le recueil des confidences à la table du dîner, de l'ascendant naturel d'un chef de famille à huis clos.

La mère de Katrin avait vu les journaux télévisés. Elle se demandait si la série noire se poursuivrait. Allait-elle bien ? Après tout, il n'y avait aucune raison pour que le royaume ou

Extrait de la publication

l'Italie fussent visés. Les photos qu'elle leur avait envoyées de Milan étaient très belles. Elle l'embrassait.

Ce samedi matin, à 9 h 30 passées, Katrin n'avait toujours pas faim. Elle ralluma l'écran de télévision encastré dans le mur. Une chaîne pour enfants diffusait un dessin animé Disney du siècle dernier. Ailleurs, la plupart des chaînes passaient sans discontinuer les images des trois attentats. Les plateaux les mieux dotés allaient et venaient, en virtuoses, du Brésil aux Pays-Bas et à la Chine, recueillant les témoignages traduits en direct, faisant défiler des précisions sur deux rubans au bas de l'écran, des numéros de téléphone pour les familles, quelques bribes d'autres nouvelles qu'il eût été indécent de développer, des indices boursiers en chute, de rares éléments de langage des dirigeants politiques et du secrétaire général des Nations unies. On devinait les vivants refroidis par l'angoisse, et la matière morte tournant à plein régime, informatique, satellites, câbles sous-marins, écrans et pupitres de mixage heureux de donner toute leur mesure. Pour s'y retrouver, une grande chaîne européenne avait conçu un logo pour chacun des attentats : la silhouette épurée d'un pétrolier brisé en deux pour Rotterdam, un tas de ruines surmonté de chiffres pour la Bourse de São Paulo et l'idéogramme signifiant Shanghai éclaté en trois morceaux.

On percevait une recherche inhabituelle dans l'expression des journalistes, conscients de parler devant l'Histoire, heureux d'être à l'antenne ce jour-là, craignant néanmoins d'être visés à leur tour par une actualité qu'en temps normal ils fabriquaient eux-mêmes. De petites mains basculaient d'un duplex à l'autre, les minutes de satellite en direct étaient louées au prix fort par les chaînes ayant les plus gros revenus publicitaires. La couverture des trois tragédies se trouvait ainsi parrainée par deux multinationales du soda et du divertissement. Un

Extrait de la publication

infographiste allemand avait cartographié, dans un dégradé de rouges, la structure des réseaux informatiques des Bourses mondiales. Une chaîne câblée californienne avait représenté l'importance du commerce chinois à l'aide de graphiques transparents qui permettaient de ne pas perdre de vue les visages cireux et les lèvres presque immobiles des présentateurs. Épisodiquement, un blanc, une flopée de neige, une mauvaise qualité du son offraient un effet de réel, une manière de compatir au désordre du monde. Dans le même temps, entre deux douches emportant la sueur, une joie fiévreuse habitait la profession dont les antennes, les disques durs et les mémoires flash codaient les veines ouvertes des sociétés. Pour au moins quelques semaines, les médias se redonnaient du lustre aux yeux du public et des annonceurs. Ils savaient faire tourner l'horreur comme un joint dans une soirée conviviale. Sur les marchés, les actions des entreprises d'audiovisuel prirent entre 3 et 8 % en deux jours.

Avec sa télécommande, Katrin passait de la télévision à Internet. Le choix des internautes du site de *La Repubblica* s'était porté sur un film de trente-deux secondes. Sur un quai du port de Rotterdam, on y voyait prendre feu un homme à moitié enduit de pétrole. Puis il se jetait dans un canal. L'eau du canal était recouverte d'une épaisse couche noire, que le corps enflammait comme une allumette. L'homme se débattait quelques secondes dans une mer de flammes, et la caméra amateur se détournait. De São Paulo, les images étaient aussi calmes que celles des ruines d'un temple grec : quel que fût l'angle, la Bourse ne cessait d'être effondrée, immobile, substrat minéral d'une génération spontanée de cadavres. À quelques mètres des corps enfouis, le maire de la ville, les directeurs de la place financière, le président brésilien consolidaient leurs carrières en se laissant sobrement

interviewer, un casque de chantier sur la tête. De Shanghai, Katrin ne voulait rien voir : les hurlements suffisaient à la terroriser. Ils la poursuivaient de chaîne en chaîne – seules les thématiques calmaient son cœur en parlant continûment téléachat, cuisine, enfants, cinéma. Ni la raison, ni le silence, ni le cours de sa vie n'étaient à même d'apaiser le choc de l'actualité, il lui fallait continuer à regarder.

Elle se repassa les images de l'homme de Rotterdam, comme si elle voulait assister pour de bon à cette mort. Les cinq premières secondes, il se tenait sur le quai, à peine agité malgré la pâte noire qui couvrait la moitié de son costume-cravate marron ; probablement un cadre de l'autorité portuaire ayant pris sa faible part des vicissitudes dans lesquelles étaient englués ouvriers et marins. À ses côtés se tenait un homme en bleu de travail, les mains sur la tête, contemplant les navires disloqués hors champ. Sans transition, la nappe s'enflammait chaque fois sur la jambe droite du costume. L'homme se contentait alors de froncer les sourcils comme à une mauvaise plaisanterie. Il commençait chaque fois à se secouer dans tous les sens, se grattant même la tête. L'homme en bleu de travail lui donnait une bourrade à l'épaule comme pour l'éloigner ou lui montrer qu'il avait compris la blague. La caméra du M-Phone le quittait un instant, l'auteur du film semblait chaque fois vouloir aider son sujet. Puis l'image revenait sur l'homme qui courait se jeter en contrebas, dans une eau qu'il imaginait encore pure. Chaque fois le vent de sa course allumait du jaune jusqu'au cou et lui tirait des jurons. La caméra le retrouvait invariablement, quatre mètres plus bas, sous la forme d'une boule et de deux tubes noirs s'agitant dans une nappe de petites flammes bleues et stables. Au loin se dressait la tour de contrôle éventrée du Botlek Center et son panache de fumée noire. Cette image de fin faisait le tour des rédactions et la

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication